

JEAN VERDIER

**LA CHAIR
ET L'ONGLE**

roman

nrf

GALLIMARD

LA CHAIR
ET LE SANG

1888



CHARRAS

LA CHAIR
ET L'ONGLE

JEAN VERDIER

LA CHAIR ET L'ONGLE

roman

nrf

GALLIMARD

2^e édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à treize exemplaires sur velin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix numérotés de I à X, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

PREMIÈRE PARTIE

Le vin que Satan offre...

Et alors, ô Seigneur
je serai aussi riche
que toi, et même davantage
parce que le vide
ne peut se comparer
au vin
que Satan offre
à ses bons amis.

FEDERICO GARCIA LORCA.

I

Sans l'appel aux armes de 39, je n'aurais pas connu Paris.

Ce soir de novembre, j'étais perdu dans la ville. Il pleuvait comme il pleut toujours à pareille heure, une eau fine, pulvérisée, qui vous trempe, et que l'on n'entrevoit qu'aux devantures des boutiques.

Plus que nu, plus pauvre que jamais, la capote de bure imbibée comme un feutre, je cherchais les stations d'autobus et les bouches de métro. J'avais erré autour de la grille de la station Ranelagh sans me décider à descendre, puis j'avais pris la première rue venue, une rue en pente, pavée de bois glissant. Je suivais le bord du trottoir, mettant un pied dans la rigole, quand on m'y contraignait d'un frôlement d'épaule. Dans cette nuit bordée de maisons hautes et grouillante de gens qui n'étaient que des ombres, il me sembla que je marchais vers le fond de mon dénuement.

J'aurais pu heurter à cent portes. Dans l'espoir de retrouver Tamara Bakine, une danseuse des ballets russes, rencontrée à Monte-Carlo, alors que j'étais encore adolescent, je venais de m'imposer l'épreuve la plus stupide. Tamara représentait pour moi le monde de l'aventure et je n'étais en aucune manière l'homme de l'aventure. Elle était partie pour l'Amérique du Nord et sa mère ne se souvenait pas de moi. Elle m'avait répondu avec le visage de la suspicion ou de la pitié. C'est, du moins, ce que j'imaginai.

Déjà, dès le premier pas derrière la porte de fer forgé

jusqu'à l'interminable escalier, il m'avait semblé que la concierge gloussait d'un petit rire moqueur, dans sa vitrine. J'aurais voulu enlever mes souliers à clous, grimper les marches en chaussettes pour ne pas rayer le marbre d'étincelles.

— Ah ! oui, je me rappelle : la place de l'Arvoto...

La mère de Tamara n'avait rien de slave. C'était une Parisienne de l'Île-de-France, une femme de quarante ans, élégante et encore jolie, qui me parlait avec la douceur froide de la politesse. Elle ne se souvenait certainement pas de moi, car je n'avais jamais rencontré Tamara à l'Arvoto, mais au Beach. On m'avait toujours conseillé de fuir une partie du rivage où se déversaient les égouts. Cette allusion aux bains populaires ajouta encore à ma gêne.

— Elle a pris le *de Grasse* samedi. Elle dansera dans un mois au Center Theatre. Lui écriviez-vous ?

J'avais écrit deux lettres, restées sans réponse. Cette amitié faisait partie de mes illusions et, comme mon mépris de Paris, répondait aux artifices de mon caractère. Je jouais à l'esthète de vingt-cinq ans, moi, le petit courtier en alcools d'une petite ville du Midi. Madame... — un drôle de nom ! — avait ouvert une porte sur la chambre blanche où je découvrais d'un œil d'intrus la barre de cuivre de l'armoire à glace, les chaussures de danse, les statuettes de cire de la Pavlova et, au mur, les photographies dédicacées de Chaplin et de Gary Cooper, un portrait de Kislíng, une Tamara aux yeux de porcelaine. Une malle énorme était couverte de cette multitude d'étiquettes qui sont des pièces à l'habit des vagabonds magnifiques.

La dame m'avait poussé vers le palier en racontant l'histoire de la première alerte au cours de laquelle Tamara n'avait pas voulu descendre dans l'abri, trompant sa peur en écoutant un enregistrement des *Steppes de l'Asie Centrale*. Le phonographe était encore sur le canapé, le disque placé, le bras du pick-up à bout de course.

Je m'étais retrouvé sur le trottoir, dans la nuit criblée de pluie, barbet boueux qui s'ébroue. J'avais pris la première artère venue.

J'étais arrivé, l'après-midi même, à la gare du Nord par le train de Beauvais. Nous cantonnions aux portes de Creil, dans un château, un petit Amboise noir que l'hiver, dépouillant les arbres, dégageait d'un parc aux feuillages dorés à la feuille. Dans cette antiquité creusée de cellules sombres, nous faisons craquer, sous nos godasses, des escaliers de bois sculptés et peinturlurés. Audessus de chaque porte, de chaque fenêtre, des salamandres se tortillaient au feu d'une devise : *Toujours ardent, oncques consumé.*

Nous n'y prêtions aucune attention, bivouaquant au seuil de cette guerre en salopette brune, de cette guerre où chaque soldat possédait, lui aussi, épinglé, son écusson d'émail avec son slogan pour breloque.

François I^{er} avait marqué son pavillon d'amour, comme notre colonel nous avait affublés d'un « éternel sourire ».

Nous réchauffions nos molletières au feu des roulantes entre les saules et les peupliers. On nous faisait tuer le temps à gauler des pommes au bord de l'Oise, à compter les « petits vivres » dans les trains vers Nogent-lès-Vierges, ou Saint-Leu-d'Eysseren.

Dans un fouillis de vieux livres, j'avais découvert les *Mémoires* de Casanova et je m'ingéniais à me cacher dans un petit oratoire, sous le perron d'honneur, pour les lire avec un plaisir sacrilège. Je partageais ma vie de sous-officier de réserve entre cette attente et des missions à Paris.

Cette fois-là, on m'avait confié la charge de ramener des fards et des fonds de teint pour le théâtre aux Armées. J'étais parti à la recherche de la trogne de Croquebol et de la lividité de Gringoire, à travers les rues de la capitale.

Je m'étais retrouvé vers Auteuil, sous la pluie, en présence du souvenir fictif de Tamara Bakine, pour être finalement accueilli par le sourire encadré de Chaplin et la moue polie de madame... — un drôle de nom !

J'aurais pu accepter son invite :

— Mais passez donc la nuit ici. Sans billet de logement !

Je n'aurais sans doute pas manqué de dormir avec elle.

Je dévalais la rue glissante, bien décidé à prendre le train du soir. J'aurais atteint la gare du Nord si je n'avais rencontré...

Devant une épicerie fine, aux vitres tendues de papier bleu qui me rappelait mes heures de classe, et dont la porte s'entr'ouvrait dans une cascade de cristal, un groupe de gens attendait, espérant prendre l'autobus à la volée. Je m'étais glissé au premier rang, au mépris des élaboussures. Un officier serrait une femme. De jolies filles enveloppées de cellophane piétinaient dans leurs bottes, des civils à parapluie s'impatientaient, des enfants grognant dans leurs jambes. Et moi, sur le bord du trottoir.

L'autobus surgissait comme un hydroglisseur. Une poussée me fit perdre l'équilibre. J'aurais roulé sous les roues sans la poigne qui me saisit à l'épaule.

— Eh là ! Eh là !

C'était un grand garçon enveloppé dans un macfarlane de gabardine cachou qu'à la lueur des phares j'entrevis un instant, le visage ruisselant d'eau, les cheveux collés sur le front.

— ...Eh là, gare ! Pour un peu, vous filiez sous les roues avec vos sacrées chaussettes à clous, et alors, adieu la p'tite guerre !

— Merci, mon vieux, dis-je en me hissant sur la plateforme, tandis qu'il montait derrière moi.

— Où allez-vous ? demanda-t-il près de mon oreille, après que le bus eut démarré.

Machinalement je répondis :

— Gare de l'Est.

Je sursautai en me souvenant qu'avec mon idée fixe de retrouver Tamara, j'avais totalement oublié ma mission. J'allais repartir sans ramener les fards. J'étais en route pour la gare, on verrait bien dans le quartier.

Le gars respirait dans mon cou en me posant de courtes questions auxquelles je répondais sans réfléchir.

— C'est comment la guerre ?

— Comme ça.

— Et les Fritz ?

— Les Fritz ? Ah ! les Fritz ! Je ne sais pas...

— Dur ?

— Pas drôle.

Je me décidai à couper court au dialogue en disant, en baissant la voix :

— Je suis aux portes de Chantilly et je n'ai entendu éclater de grenade qu'au champ de tir.

L'autobus parcourait les rues comme s'il eût navigué dans le tunnel de Rove. On arriva ainsi à la gare de l'Est. L'autre me tapota l'épaule pour me dire :

— C'est ici. Faut descendre !

Je le retrouvai sur mes talons.

— Alors ? Eh bien ! c'est par là, la gare du Nord.

Il était près de huit heures. J'hésitais à reprendre le train sans les fards. Il comprit mon hésitation.

— Si je puis vous servir de quelque manière ?

Je m'attendais à ce qu'il ajoutât : ... militaire.

— Vous savez où on peut trouver des fards de théâtre à cette heure-ci ? Je vous demande pardon... du blanc gras et des fonds de teint.

— Des fonds de teint ? Amène-toi...

Il me poussa dans la bouche de métro toute proche et je le suivis machinalement sans rien voir, sans rien regarder. Je sais que c'est à ce moment-là que j'ai choisi l'enfer et que j'y suis descendu.

Il poussa le portillon et m'invita à le suivre chez une de ses amies, rue de Courcelles, une modiste italienne qui, elle, ne manquerait pas de trouver ce qu'il me fallait. Je m'étonnais de plus en plus de son empressement à me rendre service. Il m'entraîna dans la voiture bourrée par la cohue du soir. Le bras levé à la barre d'appui, je détaillai son visage. Il était beau, réellement beau avec ses cheveux blonds collés en boucles et gouttant l'eau sur son front, avec ses yeux clairs et sa bouche curieusement dessinée.

— Tu n'as pas besoin de te frapper. Lina ira chez son voisin par la cour, derrière. C'est un coiffeur posticheur qui habite son arrière-boutique. Tu ne repartiras pas les mains vides.

Près de lui, une jolie fille levait son regard vers celui qui parlait avec une douceur presque affectée. Il avait un fond d'accent étranger et je ne m'étonnais plus de l'entendre tutoyer le militaire que j'étais.

— Tu n'as pas besoin de te faire de bile. Si on ne débrouillait pas les manchots de ton genre !...

Il m'e dépassait de la tête et des épaules. Sa main serrait le tube au ras du plafond. La femme se tassait contre lui d'une manière impudique. C'était une midinette aux traits fripés. On la devinait heureuse. Parfois il se penchait vers elle avec le sourire le plus extraordinaire et cette moue de gosse joyeux la transfigurait.

Je persiste à croire que ce jeu de physionomie, sourcil droit légèrement relevé, yeux pétillants dans les paupières mi-closes, aurait dû être pour moi une prémonition.

A une station, la fille se dégagea à regret. Elle franchit le portillon sans cesser de le regarder, tandis qu'il se penchait vers moi.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas suivie ? dis-je.

— S'il fallait suivre tout le monde...

Les autres femmes fixaient sur lui le même regard auquel il répondait par le même sourire.

A « Etoile », il dit :

— On descend.

Je lui emboîtai le pas à travers les couloirs et les escaliers. A l'air libre, la pluie avait cessé et, au cœur de Paris, aux lumières voilées, la masse sombre de l'Arc de Triomphe se détachait à peine sur le ciel bas et noir. Il ne parlait pas et je n'osai jamais prendre la parole, tandis que nous cheminions dans les bruits de pas et les chuchotements. J'étais étourdi par la marche. Dans la rue de Courcelles, il hésita entre plusieurs devantures fermées, puis il se décida pour l'une d'elles dont le rideau de tôle était aux trois quarts baissé, promena sa main sur les ondulations en faisant ce bruit qu'adorent les gosses. La porte s'ouvrit dans un tintement multiple de cristal.

Il se glissa à quatre pattes dans l'ouverture où étaient apparues deux jolies jambes gainées de soie, dans des bottillons de drap et de fourrure. Je l'imitai, découvrant

un salon où nous accueillait une jeune femme à laquelle il sourit avant de l'embrasser sur les deux joues.

— Lina, il faut que tu me rendes un service.

— Ça m'aurait étonné, Carol.

— Il faut que tu débrouilles ce gars. On va t'expliquer.

C'est ainsi que j'eus ma collection de fards et de crèmes.

Elle disparut un moment, nous laissant dans un petit salon qui faisait arrière-boutique, une sorte d'alcôve, aux murs de glace avec un lit-divan recouvert de petit-gris, véritable cage de verre où s'agitaient trois skyeterriers poilus qui hurlaient à mes molletières. Carol s'allongea sur la fourrure et les eut vite calmés.

— Lina est la crème des filles, dit-il en caressant l'un ou l'autre des mufles hirsutes. On peut lui demander n'importe quoi. Et puis, j'avais envie de la voir. Ça me prend quelquefois. Je lui passe un coup de fil et, quand son parrain d'Orléans ou son matelot de Rouen la laissent libre, je viens tuer une heure ou deux sur le divan magique. Je la connais depuis longtemps. La plus chouette des filles.

Entre ses pieds, un appareil téléphonique émaillé de blanc sonna deux ou trois fois.

— Lina ? Un instant. Ah ! mais c'est Lotte... Où ? Elle ne va pas tarder à revenir. De la part de Simone ? Un ami sérieux, un ami très sérieux...

Il éclata de rire. Raccrocha.

— Des poupées, mon vieux. Une collection.

J'étais gêné de la désinvolture de ce Carol satisfait.

Lina revint, les mains pleines de bâtons, de pots, de tubes, assaillie par la meute bondissante.

— Ça vous ira ? J'ai pris toute la collection. Il vous l'offre, c'est, dit-il, son concours à l'effort de guerre. Il se souvient qu'il est mutilé de quatorze. Il m'a tenue une heure à me parler du théâtre au front, et de Maud Loty et d'André Bauge. Un bien brave homme. Il aurait aimé vous voir pour causer.

Elle m'avait évité l'aveu de mon séjour à l'orée de la forêt de Chantilly. Je ne savais comment la remercier et je m'y pris mal. Je n'ai jamais eu le sens des départs.

Plus gauche que jamais, j'enfouis les fards dans mes poches et je tendis les deux mains.

Mon ami d'une heure, vautré sur la fourrure, se dérangea à peine.

— Tu tiens à partir si vite ? Tu t'en vas ?

Je sentis les doigts fins de la fille brune, la poigne solide du garçon et je me précipitai vers la porte, déchainant les cloches, vers le trou noir, vers la rue.

II

Je me retrouvai dans l'obscurité de la rue déserte. On sifflait aux fenêtres éclairées. La faible lueur des phares faisait luire la chaussée, à chaque passage de voiture. Je remontai vers l'Etoile, sourd à tous les bruits de la nuit, quand je m'entendis appeler dans le dos.

— Oh là, oh... !

C'était encore lui.

— Tu ne pouvais pas m'attendre ?

Ainsi naît l'obsession. Il tenait vraiment à me raccompagner. Mille suppositions me venaient à l'esprit, nées du Paris inconnu, de l'ombre, de l'état de guerre.

— Tu penses que je pourrais me perdre ?

— Exactement. Te perdre. On ne saurait mieux dire.

Cette insistance ne m'irrita qu'un court instant. Il aligna son pas au mien, jusqu'au rond-point, et, machinalement, nous continuâmes sur l'avenue. Des crieurs de journaux hurlaient les nouvelles du soir jusque sous notre nez. Des talons de femmes martelaient le trottoir. Je sentis sa main sur mon épaule, pénétrée de pluie.

— Ecoute-moi bien. Tu pourrais te faire des idées saugrenues. Tu aurais tort. Mets-toi dans la tête, une fois pour toutes, que je ne suis pas un pédéraste. Dieu m'en préserve. Si j'ai envie de t'accompagner, c'est une idée, comme ça...

Ma résolution de reprendre le train pour Creil était bien vague. Je ne savais où aller. Je le prenais pour un rabatteur de maison close, pour un marchand de cartes postales transparentes, pour un maniaque.

Il n'était rien de tout cela.

Mais c'était pire encore, avec son visage d'archange.

— En somme, qu'est-ce que tu me veux ?

— Tu ne vas pas piger tout de suite. Il me fallait mon soldat inconnu, dit-il, en faisant du pouce un signe par-dessus son épaule en direction de la dalle sous l'arche.

Alors, je pensai vraiment que j'avais affaire à un fou.

— Tu ne vas pas tarder à comprendre. Réponds-moi honnêtement : Tu ne l'as pas souhaitée, cette guerre ?

Souhaitée ? c'était beaucoup dire. Je ne pus cependant lui répondre nettement par la négative. Au temps de Munich, j'avais été déçu, d'une déception incompréhensible. Je bâillais ma vie dans ce village du Bas-Languedoc et je n'attendais rien de l'avenir, qu'un mariage bourgeois et une existence sans histoire. J'avais acquis ma licence en droit et, mes quelques expériences d'avocat stagiaire ne m'avaient apporté que l'écho d'une voix bégayante, que la perspective d'une carrière pour laquelle je n'étais pas fait, par vocation, et, aussi, je dois l'avouer, par manque de roublardise. Mon camarade Calvet avait déjà défendu trois assassins et deux escrocs avec un certain succès. Fourmont s'était essayé à la politique des bars de quartier et des remises de bourgs. Paulette Sanche avait des baisers goulus de vierge en mal d'époux. Je traînais mes jours entre le tennis de onze heures et le bridge des pousse-café. Chaque matin, chaque repas m'apportaient le visage ingrat d'une mère grise, qui me soignait comme un caniche, le personnage courtaud d'un père à demi loquace qui ne s'exprimait que par chiffres. J'avais vécu mes derniers jours d'étudiant comme la fin d'un rêve banal, dans un régime qui me semblait moins que stupide. J'avais assisté à des querelles autour du 6 février et de mai 36. Je me sentais attiré vers la cause des populaires et tous ceux qui m'entouraient n'espéraient que dans un drapeau blanc en forme d'étendard de patronage. Seule l'irrésolution m'avait empêché de partir pour l'Espagne. J'avais tenté de le faire avec des camions qui s'en allaient chercher des oranges, emportant vers Valence des cargaisons de je ne savais quoi sous leurs bâches vertes. Fontségure s'était fait tuer dans les rangs des anarchistes, près de Teruel,

P

JANVIER-JUIN 1949
ROMANS, RÉCITS, CONTES & NOUVELLES

R. et M. ALAIN-PEYREFITTE

Les Roseaux froissés

MARC BERNARD

La Cendre

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Femme assise

(Nouvelle Édition)

JEAN BLOCH-MICHEL

Le Témoin

ROLAND CAILLEUX

Une Lecture

RENÉ-JEAN CLOT

Fantômes au Soleil

ANDRÉ DHOTEL

Ce Lieu déshérité

GUY DUMUR

Les Petites Filles modèles

PIERRE FRÉDÉRIX

On ne vit qu'une fois

PAUL GADENNE

La Rue profonde

ROMAIN GARY

Le Grand Vestiaire

JEAN-MARC LAMBERT

La Grande Marche

ARMAND LUNEL

Les Amandes d'Aix

JEAN HECKERT

La Ville de Plomb

JACQUES FERRET

Objets perdus

MAURICE SACHS

La Chasse à Courre

JULIEN SEGNAIRE

N'y être pour rien

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN

Le Roman de la Rose

mis en français moderne par André Mary

COLLECTION « MÉTAMORPHOSES »

MARCEL BISAUX

Les Pas contés

MICHEL CURNOT

Martinique

(Prix Fénelon)

NOEL DEVAULX

Compère, vous mentez !...

**ANDRÉ PIEYRE
DE MANDIARGUES**

Dans les Années sordides

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

HENRI BOSCO

Silvius

(Édition originale)

avec un frontispice original

gravé sur bois en deux couleurs

par Galanis

MARCEL JOUANDEAU

Don Juan

(Édition originale)

avec un frontispice original,

lithographie en couleurs,

par J.-C. Imbert

PAUL LÉAUTAUD

Madame Cantili

suivi de Mademoiselle Barbette et de Ménagerie intime

illustré de onze lithographies originales en couleurs par Colette Duhamel

MARCEL PROUST

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

le premier volume illustré de 25 gravures originales

à l'eau-forte par J.-E. Laboureur

le deuxième volume illustré de 25 gravures originales

à l'eau-forte par Jacques Boullaire